Adèle Bibaud

L'homme qui pense

Installation au Musée de l’Homme, à Paris, situé dans le Muséum national d’Histoire naturelle (2015).

I

ILS ÉTAIENT tous suinteux d’humidité ces poteaux disgracieux, obstruant en tous sens les rues de Montréal, faisant ressembler la ville à un couloir de gare, où les fils télégraphiques, électriques, systématiques, se croisent, se tricotent par centaine.

L’écoulement de ces tuyaux aériens tombe sur le passant ; le lymphatique n’y prend garde, pour lui tout est égal, uniforme ; mais l’homme d’impression, le nerveux ne peut dissimuler sur ses traits le vif mécontentement que lui cause cet état de choses.

Au désolé de cette nature pleurante se joint un air de deuil, vous glaçant, vous saisissant tel qu’un avertissement de mort aux lugubres échos, que répercutent au loin les sourds gémissements de l’atmosphère. Les larmes de la terre, en duo se marient aux sanglots de votre cœur et le pauvre mortel sur qui le sort se pose en face de ce macabre tableau sent son courage faiblir.

Il lui semble enfoncer ses pas chancelants dans un sable traîtreux; c'est le simoun du désert envahissant votre être, c'est la déesse avec ricanements sinistres, dont les longs voiles noirs obscurcissent votre regard. Ah! qui viendra à cette heure vous tirer de ce diabolique cauchemar, quelle sera la main bienfaisante vous donnant son appui pour vous conduire sans défaillance là-bas à ce fort dont la vacillante clarté vous dit encore : Espère?

C'était bien là, à cette heure les angoissantes pensées qui agitaient Armand Clairmont : Après un grand revers de fortune, il s'était adressé à plusieurs prétendus amis, infatigables flagorneurs aux jours du succès, au moment où un peu d'amitié sincère eût pu sauver du désastre celui dont la générosité imprévoyante les avait fait monter, ils l'avaient méprisamment traité d'utopiste. Lorsqu'il leur avait dit : « Ce que je vous propose sera un bienfait pour notre pays »; ils avaient souri, de ce sourire béat des masses aux têtes de linottes, tournant sans savoir pourquoi à tous les vents et Armand demeuré dans l'isolement luttait, luttait, espérant toujours à force d'énergie, de courage, réussir malgré tout à donner à sa charmante famille, une jeune femme, trois enfants, le confort, le bien-être nécessaire à ces êtres habitués à vivre dans des pièces spacieuses, hygiéniques, chauffées d'une chaleur saine; il voulait à tout prix leur faire quitter au plus vite l'appartement exigu, – que son changement de fortune l'avait obligé de prendre, dans un moment de difficulté monétaire; car il les voyait tous dépérir à vue d'œil dans ces logements loués, où, par une ignorance complète de la physique, l’on enlève de l’air tout l’oxygène ; son plus ardent désir était de les amener loin de la ville, le soleil vivifiant, l’air pur de la campagne, étaient les seuls remèdes capables de rendre à sa femme sa santé gravement altérée, à ses enfants, leurs joues vermeilles, leurs lèvres roses, leur vivacité d’autrefois ; rien ne laissait présager qu’il réussirait à pouvoir acquérir un tout petit pied à terre, loin de cette ville dont le brouhaha offrait en ce jour, le tableau le plus vrai de la perfection dans le désordre.

Armand s’était arrêté au coin d’une rue ; les véhicules, en nombre infini, passaient, passaient, sans fin, c’était les véhicules monstres, les véhicules puants, les véhicules légers, effrontés, écrasant, bousculant tout sur leur passage.

Il ne pouvait comprendre à cette heure pourquoi tant de gens sans fortune, végétant, travaillant dur dans les centres populeux, gagnant à peine assez pour exister, ne préfèrent pas la culture de la terre. Celui qui s’y livre avec persévérance en peu d’années recueille un ample bénéfice de ses travaux, surtout de nos jours où les machines aratoires facilitent tellement l’ouvrage ; Jean Rivard fut un sage d’embrasser cette noble carrière ; il devint un citoyen marquant ; vécut heureux et content.

Le sol que nous faisons fructifier, nous récompense amplement de nos labeurs, et n’est-ce pas une joie bien légitime de voir se lever, mûrir, se dorer, les moissons que nous avons semées ; admirer avec satisfaction le tapis si bien nuancé des mille produits nutritifs de la terre ; on dirait que tous les bruissements ambiants, l’harmonie de tout ce qui naît, respire, s’agite, murmure à notre oreille : Vous êtes les bienfaiteurs du monde et toutes ces belles choses sont votre propriété. Vous pouvez dans cette jolie maison, qui déjà vous appartient, recouvrir vos tables de fruits, de légumes savoureux ; entourer tout cela des fleurs du jardin ; rien ne vous refuse son contingent pour vous procurer un bien-être parfait, presqu'un luxe, que vos journées de travail énervant dans les villes ne pourront jamais vous donner ; vos enfants élevés sous un ciel clément, éloignés des embûches de la ville, deviennent de braves gens, souvent appelés à remplir avec distinction les positions les plus élevées de leur pays ; si avec jugement les parents ont eu à cœur de les faire instruire.

Il se disait : Si j'en avais les moyens j'amènerais une dizaine de familles sur une des immenses terres du Canada où, en cultivant, ils pourraient recevoir dans de grandes salles, bâties à cet effet, des cours de culture physique, d'hygiène élémentaire, absolument ignorée de la plupart des Canadiens ; je leur procurerais des distractions, des plaisirs intellectuels, élevant leurs pensées, leurs aspirations vers le bien, le beau, formant leur intelligence afin qu'ils puissent s'intéresser à autre chose qu'à des platitudes, des vulgarités, afin qu'ils soient des citoyens pouvant être utiles à leur pays.

Je voudrais les voir tous en florissante santé ; leur épargner les souffrances que mes chers éprouvent aujourd'hui. Hélas ! pourrai-je un jour réussir ?

À cet instant Armand sentit soudain une main se poser sur son épaule ; en levant son regard, il aperçut avec surprise, à ses côtés, le meilleur, le plus intime ami de son père, monsieur Morin, parti depuis de longues années du pays, n'en ayant jamais reçu de nouvelles, il le croyait mort.

Était-ce une illusion ? mais avec joie il entendit l'étranger l'interpeller ainsi :

— Pardon, monsieur, suis-je dans l'erreur, n'êtes-vous pas le fils de mon compagnon d'études, Louis Clairmont ? En vous regardant ainsi absorbé de pensées ne semblant pas très roses, j'ai cru retrouver dans vos yeux le regard franc et droit de mon plus cher ami ; vous me rendrez le plus heureux des hommes en me disant que vous êtes le petit Armand d'autrefois.

— Monsieur Morin, vous ne vous trompez pas, je suis le fils de Louis Clairmont.

Émus tous deux, ils se serrèrent affectueusement la main, car venait de se rouvrir pour eux une page chère à relire.

Après avoir longtemps causé des souvenirs d'antan, monsieur Morin dit à son jeune ami :

— Combien je regrette vous avoir rencontré si tard, il me faut vous quitter à l'instant, une affaire importante m'appelle, je pars dans une heure pour l'Europe et il me semble que quelque chose vous inquiète, il faut m'avouer tout, je puis vous parler comme je le fais ; si souvent tout petit je vous ai fait sauter sur mes genoux ; alors que vous veniez m'apporter vos inventions de futur célèbre ingénieur et me demandant mon opinion. Je trouvais votre travail vraiment remarquable pour votre âge. Votre pauvre père souriait, alors je lui disais : Ne ris pas Louis, ton fils fera sa marque dans le monde.

— Hélas ! répondit Armand. Monsieur, après avoir tant travaillé aujourd'hui je suis ruiné.

Alors il faut refaire votre fortune, je vous y aiderai ; le temps me presse, cependant je veux vous conseiller de vous adresser de suite au ministre de génie, sir Lomer Gouin, qui, depuis tant d'années, a conduit avec habileté, un jugement supérieur les affaires du pays ; augmentant ses relations, ses ressources commerciales, embellissant la province de Québec ; donnant à l'instruction publique le premier encouragement notable en accordant à ses professeurs et maîtresses d'écoles des salaires convenant à leur position ; salaires qui jusqu'alors leur avaient été mesquinement refusés.

Avec sa connaissance parfaite de la conséquence future des choses présentes, sir Lomer n'a jamais hésité à encourager les talents des Canadiens, de quelque nationalité qu'ils fussent, il savait reconnaître tout le bien devant revenir à son pays en agissant avec cette sage tactique. Il a prouvé au monde entier que le Canada devait marcher de pair avec les nations les plus éclairées, puisqu'il possédait des hommes d'État de sa valeur ; l'Europe a vite reconnu sa supériorité diplomatique parce qu'avec une rare adresse il a su résoudre les problèmes les plus importants ; il a acquis l'admiration des sommités étrangères.

Vous ne regretterez pas de suivre mon conseil. Sir Lomer Gouin est un homme de cœur, il sympathise aux chagrins silencieux de ses frères ; chagrins qu'il a éprouvés souvent durant sa belle carrière, heurté cruellement aux difficultés placées sur sa route par des ennemis jaloux de ses talents. Ses succès aujourd'hui ne lui ont pas donné la vanité du pédant, du snobiste ; il n'oublie pas qu'il a eu des jours de tristesse ; il se sentirait rapetissé à ses propres yeux s'il n'acquiesçait pas à une demande légitime pour protéger un compatriote, ou tout autre, en butte avec les difficultés de la vie.

Vous réussirez auprès de lui, j'en ai la certitude. Vous m'écrirez. Voici mon adresse : Paris, 17, boulevard des Capucines.

Dans quatre mois, je suis de retour et j'irai m'asseoir à votre table ; j'ai hâte de faire la connaissance de votre charmante famille. Vous avez des enfants, vous êtes un homme riche ; moi je les adore, et je n'en ai pas ; mais il ne faut pas parler de regrets, soyons optimistes en toutes choses, et tout finira bien.

. . . .

La foule de suppliants venait de laisser la salle de discussion. Sir Lomer Gouin se préparait à partir, satisfait enfin d'être parvenu à faire comprendre à une partie de l'assemblée qu'il est important, lorsqu'il s'agit du bien de l'univers tout entier, d'oublier les intérêts d'un parti qui définitivement finira par bénéficier d'une semblable conduite, puisque les intérêts mondiaux sont les réels intérêts individuels dont chacun de nous doit, tôt ou tard, reconnaître les bienfaits. Après avoir répondu à plusieurs ; fait la connaissance d'Armand Clairmont, qui le quittait heureux ; sûr maintenant de la réussite de son entreprise ; le premier ministre avait hâte aussi de quitter son bureau ; c'était l'heure voulue du départ, lorsque son secrétaire vint le prévenir qu'un individu de modeste apparence demandait avec instance la faveur d'être admis. Il dit qu'il est en retard, mais il a la conviction que vous ne l'évincerez pas la veille de Noël.

Malgré la fatigue qu'il éprouve, sir Lomer fait entrer. Encore un solliciteur et pis cette fois, un solliciteur sans manières, oublieux du décorum dû aux sommités d'un pays ; il garde son chapeau sur sa tête. Avec patience cependant le ministre l'écoute, lui accordant le bénéfice de la distraction, car il a reconnu en lui un homme intelligent, capable de remplir avec habileté la charge qu'il désire obtenir ; il veut lui être utile ; mais sa persistance à garder son chapeau lui déplaît ; comme Montcalm le manque de politesse le froisse chez un peuple, pour devenir quelque chose un peuple doit apprendre à être poli ; aussi avec sa bonté caractéristique qui le porte toujours à soulager les chagrins, pleurant dans l'ombre, sir Lomer lui dit : Avant de vous répondre, il me plairait de ne pas voir votre couvre-chef de côté sur votre tête.

C'était le moment psychologique attendu impatiemment du spirituel solliciteur.

— Ah ! pardon, monsieur le ministre, depuis longtemps que je travaille dur, c'est la seule chose que j'ai pu mettre de côté.

Sir Lomer sourit, de ce sourire bienveillant qui lui a gagné les votes de tant d'électeurs ; il presse cordialement la main du solliciteur. Je vous accorde ce que vous me demandez, mon ami ; je veux un Noël heureux pour vous, pour toute la famille, pour les petits enfants auxquels j'envoie mon cadeau de Noël. En même temps, il verse une bourse remplie dans la main qu'il serre encore et quitte promptement le bureau afin d'échapper aux remerciements ; heureux d'avoir avec ce regard prompt qu'il possède à deviner les natures, heureux d'avoir lu une si profonde reconnaissance sur les traits de son obligé, d'avoir changé l'expression souffreteuse de ce visage découragé par les tracas du *struggling for life* en un rayon d'espoir ; ensoleillé l'ombre triste de la maisonnette, il voit dans un mirage les douces joies de la famille, auxquelles il est si sensible ; il oublie les débats, les ennuis, les fatigues de la journée en entendant l'écho lointain des éclats de rires joyeux des enfants, ému, il se sent content d'avoir eu le bonheur en ce jour de faire vibrer cette musique des anges.

II

Monsieur X.

Il est là étendu sur un divan de velours ; autour de lui tout ce que l'argent peut procurer de luxe, se retrouve, cependant sur ce visage vieilli, où les rides du mécontentement ont parcheminé tous les traits se lit le désenchantement qu'éprouve, infailliblement, un jour, l'égoïste grippe-sou, n'ayant toute sa vie pensé qu'à lui ; il n'a reculé devant aucune lâcheté pour accumuler sa fortune ; rien ne l'a empêché de marcher droit au but dans cette large route menant vite aux millions, aujourd'hui il les possède ces millions ; pourquoi alors, pourquoi donc, ce dégoût, ce blasement de physionomie repoussante, blason honteux de tout être n'ayant jamais, jamais éprouvé cette lumière des natures supérieures ; le sentiment d'altruisme ; blason des nobles, des grands.

C'est la veille de Noël, le froid dur montant en fumée blanche dans l'atmosphère s'oublie, attiédi sous les rayons vivifiants d'un soleil endiamanté ; mais dans la chambre de monsieur X malgré le pétillement des charbons contenus dans la cheminée de carrare on sent le froid du marbre, les lourds rideaux de damas obstruant la lumière, sont les vigilants facteurs tenant dans leurs mains meurtrières les humides microbes des noires maladies, dans cette pièce, malgré toutes ses richesses, en y pénétrant l'on éprouve le malaise des anémiques, des neurasthéniques, le saisissement, un peu triste de l'étranger impressionnable à son arrivée à Venise ; pourquoi ? c'est l'humidité. En restant quelques minutes dans cet endroit, l'on oublie vite son luxe, sans confort, car à peine y êtes-vous assis que vous sentez votre épiderme se recouvrir de petits gonflements donnant à votre peau l'apparence de celle de la volaille, tandis qu'un frisson imperceptible vous saisit, vous glace, telles que les sournoiseries d'une femme fausse et méchante.

Sur une table, près du maître de céans sont encombrés dans la vaisselle plate, les mets les plus succulents, les plus raffinés, entourés de guirlandes de fleurs, dont les pétales, malgré leur court séjour dans cette maison, tristement se rétrécissent, vous annonçant dans leur muet langage que la mort vous guette, car là où les fleurs ne peuvent vivre, là où l'air ne contient que l'azote, le carbone, sans une quantité suffisante d'oxygène, indispensable à la vie, l'homme doit vite y périr ; le tombeau qu'il habite volontiers sur la terre le mènera rapidement au tombeau que tous les humains redoutent d'aller habiter.

Singulière anomalie, l'être le plus avare de ses biens, est celui qui les jette le plus inconsciemment à pleines mains loin de lui ; ne comprenant pas que la véritable richesse ici bas c'est la santé ; sans elle rien ne vous réussira dans le monde ; la goutte d'eau apportée à vos lèvres au milieu du désert, au moment d'agonie, vous sera mille fois plus utile que tout l'or du Pactole !

Monsieur X faisait la grimace devant son succulent repas, tant la dyspepsie rongeait son estomac ; il ressentait une colère envieuse au fond de lui-même en se rappelant le bonheur joyeux qu'il venait d'entrevoir dans une maisonnette, où tous les membres d'une famille, assis autour d'une large table bien garnie, mangeaient, chantaient, riaient, les éclats de rires des petits et des grands, montaient avec les lumières des bougies, ornant le gâteau de Noël, vers la nue, comme un pur encens, remerciant le Seigneur de leur donner une joie si sincère. Ils avaient tous assisté à la messe du Christ, et au fond de ces cœurs honnêtes et bons se continuait l'alléluia chanté à l'église.

Monsieur X dégoûté, sonna son domestique, voulant, en avalant une bouteille de son fameux vin de Bordeaux, qu'il ne garde que pour lui, oublier ses ennuis, car son isolement à cette heure est profond ; sa femme est morte de phtisie faute de bien-être, sa fille l'a quitté le jour où il a voulu la séparer de celui qu'elle aimait ; parce qu'il ne possédait aucune fortune. Contre son gré elle l'a épousé et puis suivi là-bas ; le mari a péri au champ des Bayonnettes, à Verdun, où cinquante-deux français furent engloutis par un obus allemand ; seules les pointes des bayonnettes restèrent droite à travers le sol, et sa femme, affligée chaque jour, depuis lors, va à la chapelle ardente, poser une couronne de fleurs à la mémoire de celui qu'elle pleure, qui n'a pas même pu être reconnu dans ce monceau de cadavres !

Un long personnage avec une tête longue, des bras longs, des jambes longues s'avance ; faisant avec ses longs pieds des pas rythmés d'automatique ; on voit qu'il a reçu des ordres formels de ne pas glisser sa marche, afin de préserver le plus possible le moelleux tapis, où les mites, se riant du maître, ont déjà laissé leurs cartes. Le domestique apporte la bouteille.

En peu de secondes monsieur X l'a vidée. Il s'endort, dans ses rêves se reproduisirent les tableaux des atrocités de la guerre, qu'il a prolongée par toutes ses intrigues, ses traîtreuseries, tous les embarras qu'il a fait naître pour retarder la paix, l'union, la justice.

Sur la grève où déferlait la vague, il voyait s'enfuir devant lui comme dans un nuage, une jeune femme, dont les formes gracieuses se voilaient sous de longues draperies de deuil, elle s'éloignait, s'éloignait, semblant dans sa course rapide fuir avec terreur l'isolement de ces lieux déserts ; on eût dit que dans ses regards sombres se pleuraient les larmes des veuves et des orphelins.

Elle cherchait un appui dans le vide et ses pas se posaient sur un sable mouvant qui infailliblement finirait par l'engloutir si le secours qu'elle cherchait ne venait à temps.

Soudain elle disparut.

Haletant, frémissant, il avait tendu la main pour la saisir, il l'avait reconnue, c'était sa fille chassée du logis paternel, sa fille qu'il avait tant aimée alors qu'elle était sienne.

L'âme angoissée, il fouille le sable, mais plus rien, c'était le vide immense du champ des morts où le lugubre des tombeaux se mêlait aux terreurs de son âme.

Des corps sans têtes, des bras sans mains, des jambes sans pieds se mouvaient dans la vase, se changeant subitement en de noirs reptiles.

Ses mains crispées fouillaient encore le sol, cherchant en vain à retrouver celle qui n'était plus.

Soudain autour de ses doigts s'enroula un long papier sur lequel, en hiéroglyphes flamboyants, il put déchiffrer ces mots.

« Vous m'avez tuée, mon père. Il se voila la face, cette enfant ensevelie c'est lui qui l'avait condamnée. »

Ces rêves macabres se prolongent longtemps, enfin, quand il s'éveille, ses cheveux lui font mal, démoralisé il entend la cloche de l'église tinter le *Gloria ;* cette voix glorifiant le Dieu de la paix résonne à son esprit en délire, comme le râle d'un agonisant, l'univers tout entier tressaille d'indignation ; le sol a tremblé et s'effondre sous le trop lourd des ruisseaux de sang et de larmes qu'ont coûté ses gros sacs d'écus ; un spectre hideux l'a saisi par la main et de sa griffe noire il trace sur la muraille en lettres toutes rouges : *Jerusalem convertere, convertere, convertere ad Dominum.*

III

À la même heure, sur la route toute blanche de neige, chevauchait un militaire, la poitrine ornée de nombreuses décorations, récompense de ses exploits, de son dévouement à défendre sa mère patrie. Après tant d'années d'exil, de lutte, de combats ; il avait au retour, de ces enchantements de conquérant revenant au pays ; souvenir béni du vrai patriote, pour qui la patrie de ses pères, est le seul pays et si le givre le couvre ce soir, il se dit : Comme c'est beau, les sapins sont si verts, enfin je reviens chez les miens depuis bien longtemps avec impatience l'on m'attend à la maison. Il porte ses mains à ses poches, remplies, nul n'a été oublié, chacun a sa large part, il anticipe leur joie, leurs surprises, au fond de son cœur remonte vers son Créateur un *Te Deum* d'action de grâce de lui procurer en ce jour le bonheur si doux de faire des heureux. Ils se sent rajeuni, le grand air ravive son appétit ; la hantise du réveillon de Noël le poursuit, il a hâte d'y faire honneur ; la mère sait si bien donner une succulente saveur aux repas qu'elle prépare pour ses enfants, rien n'est trop bon pour eux, ils sont ses vrais bijoux ; la douce récompense de tous ses dévouements, de tous ses sacrifices, de toutes ses tendresses, aussi comme ils l'aiment, et le brave cavalier se demande, en pressant l'allure de sa monture : Comment vais-je les retrouver tous ; ses sœurs, ses frères laissés si petits comme ils doivent être grands aujourd'hui, et l'enfant adoptée, la mignonne fillette aux yeux d'andalouse si beaux, a-t-elle encore ce charme séduisant qui l'a suivi, soutenu, protégé dans ces années de sang, de carnage, écoulées depuis lors, dans ces heures de découragement profond que tout noble soldat éprouve devant la souffrance de ses frères amis, ou ennemis. Il se rappelle aussi un tableau charmant d'un bonheur tout intime qui l'avait tant ému.

C'était un château féodal, la façade ornée d'un immense portique de marbre et de lourdes colonnes qu'enrubannait le lierre, aux pieds desquelles les roses et le muguet se mariaient, des allées, bien ratissées serpentaient en tous sens.

On avait respecté dans ce domaine les beautés naturelles d'un sol accidenté, des ruisseaux, des fontaines y coulaient sans entraves, mille oiseaux aux couleurs d'iris venaient s'y abreuver : d'immenses roches, placées de distance en distance, couvertes d'une épaisse mousse brunie par les ans, qu'ornait, à cet instant, un essaim de papillons aux ailes rayées de lignes diaprées, offraient à l'œil du passant un tapis japonais d'un somptueux brocart ; tout ce qui se dispersait en cet endroit pour se réunir en un tout harmonieux s'encadrait en un tableau parfait.

Un groupe d'enfants, tous vêtus de légers tissus blancs, se tenant par la main, chantaient, tournant en rond, leurs têtes blondes et brunes, secouaient en dansant leurs beaux cheveux au vent.

Heureuse de les voir si joyeux, la châtelaine, de la fenêtre latérale, leur adressait des regards de tendresse, car pour elle ils étaient bien les fleurs les plus précieuses de son superbe jardin ; puis dans le plus loin ses yeux la transportaient vers un bosquet touffu où lentement se dirigeaient deux jeunes gens à l'âge des rêves, des douces illusions.

Ils s'étaient arrêtés au pied d'un peuplier, leurs mains traçaient sur l'écorce de l'arbre, leurs deux noms enlacés : de leurs récentes fiançailles c'était le contrat qu'ils venaient cacher là en se disant tout bas : « Dans les années futures quand nous aurons vieilli ensemble, ici nous reviendrons pour y revivre encore les jours du passé et les joies de nos cœurs azurés du ciel bleu. »

Comme ils étaient heureux à cette heure de calme et de paix ; et le brave militaire ému s'était dit comme eux : je reviendrai ici, car ce tableau de ce bonheur si vrai, dans son esprit, en maquette s'était gravé.

Il y revint, hélas ! alors que les Boches y avaient eux aussi passé. Oh ! douleur ! tout est fini, tout est détruit, sur les routes dévastées l'on ne rencontre plus que des mères, des époux, des fiancés, des amis séparés.

Il ne veut plus penser à cette guerre horrible, à ces tortures infâmes que l'homme sans entrailles s'étudie à inventer, destructeur de tous les bonheurs, monstre sans égal, que Dante avec tout son génie n'avait pu trouver aux enfers ; il fallait le vingtième siècle, avec sa prétendue civilisation pour en arriver à ce perfectionnement de barbarie.

Avec tristesse le militaire regarde le ciel ; les étoiles scintillent encore, mais pâlissent, car au fond de la nue les nuages d'azur se teintent ; le jour va bientôt paraître, l'écho lointain de l'angélus tinte – sa voix semble chanter au monde : Paix, paix aux hommes de bonne volonté, plus de guerres, plus de carnages, au fourreau remettez votre épée, aimez, adorez votre Dieu, Noël, Noël, le Sauveur naquit pour vous faire chrétiens ; il mourut, vous demandant de marcher sur ses traces en devenant bons Samaritains. Aimez-vous, aimez-vous les uns les autres, le vrai bonheur est à ce prix.

L'homme qui pense,
conte d'Adèle Bibaud (1857-1941),
est paru, à Montréal, en 1925.

ISBN : 978-2-89816-290-9
© Vertiges éditeur, 2021
– 1291 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org